

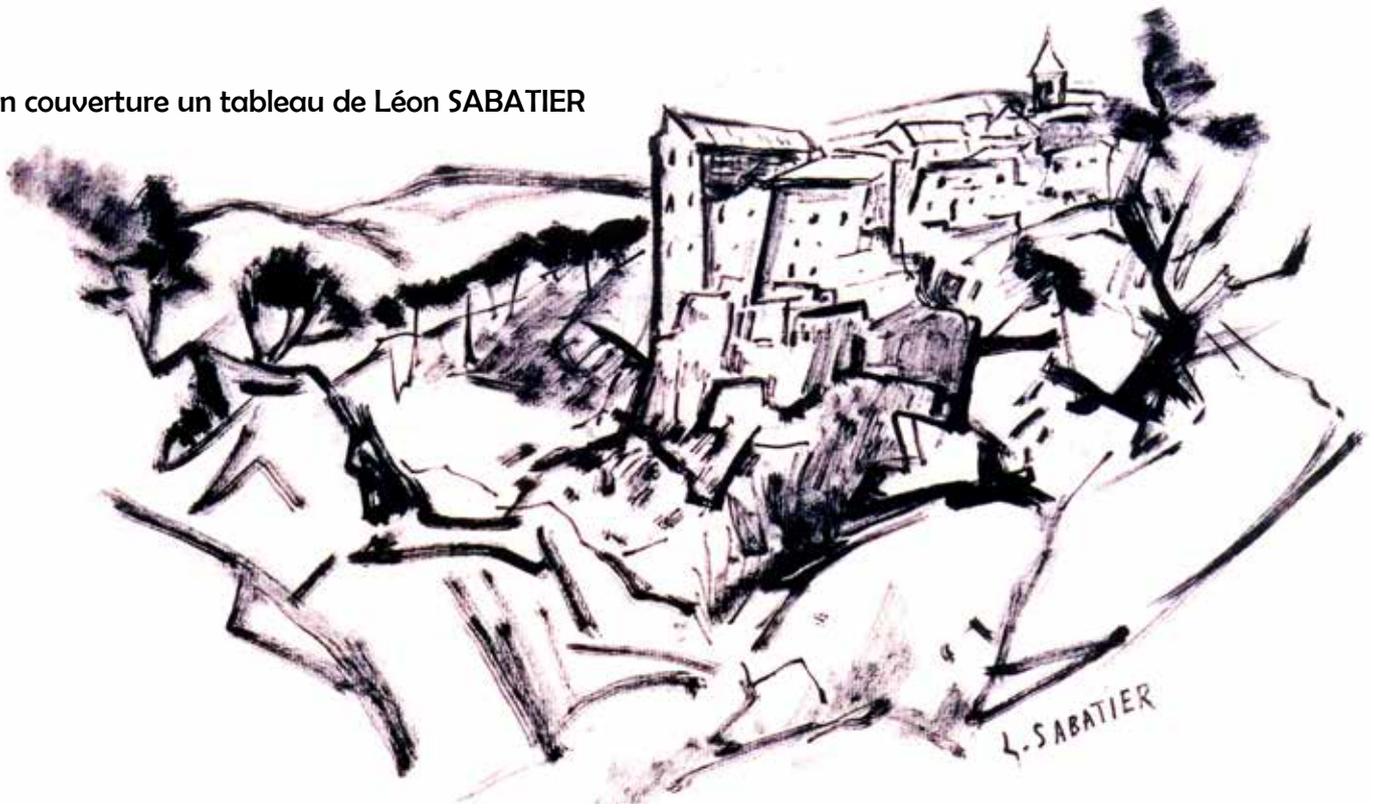
Société Historique de Tournettes

Bulletin N°14
Février 2017



L. SABATIER

En couverture un tableau de Léon SABATIER



**La SHT serait heureuse de recevoir vos remarques et suggestions.
De même tout témoignage sera le bienvenu.**

Contact : damien.bagarla@orange.fr

Des extraits de cette revue sont disponibles sur le site WEB de la SHT.

Dépositaires :

- La Tanière du Loup sur la Barbacane
- Epicerie «Chez Guy» Place de la Libération

Adhésion SHT et abonnement à la revue : cotisation annuelle 10€



<http://shtourettessurloup.com>

Editeur :
Société Historique de Tourrettes

Revue réalisée en partenariat avec la municipalité
de Tourrettes-sur-Loup



Graphisme et mise en page : Claude Wucher

Sommaire

Archives sonores - suite

p 4



Léon SABATIER

p 5



L'immigration italienne

p 12



Les oratoires

p 20



Editorial

Ce numéro 14 paraît tardivement, nous avons rencontré des difficultés pour sa rédaction. Nous allons rechercher des solutions pour y remédier et retrouver le rythme des parutions antérieures.

Trois grands sujets sont abordés, ils sont liés peu ou prou à l'actualité locale et nationale.

Le premier article est consacré à Léon Sabatier, le Giono de la peinture, qui vécu et créa à Tourrettes les dernières années de sa vie. Une exposition lui sera consacrée cet été à l'espace muséal du Château-Mairie. Le second relate au travers d'un témoignage émouvant la vie d'une petite fille immigrée italienne dont les parents avaient fui le fascisme de Mussolini et pour qui Tourrettes devint son point d'ancrage. Enfin, la construction récente d'un oratoire route de Provence donne l'opportunité de rappeler l'existence de notre petit patrimoine religieux autour du village.

Meilleurs vœux pour cette nouvelle année et très bonne lecture à toutes et à tous.

Le bureau de la SHT

Chers abonnés, n'oubliez pas de renouveler votre adhésion



Les archives sonores - suite

Rappel parution - N° 13 :

Né à Nice en 1900, Francis GAG de son vrai nom GAGLIOLO a vécu dans cette ville toute sa vie. Il écrivait en niçois et dès 1922 il publie sa première pièce de théâtre « Lou Sartre Matafiéu ».

Il crée ensuite sa propre troupe de théâtre avec laquelle il joue ses œuvres. Il imagine un personnage drôle « Tanta Vitourina -tante Victorine- » qui a parcouru tous les villages à l'occasion des festins.

Dans les années 50 il travaille pour Radio Nice et Radio Monte-Carlo en réalisant des interviews dans les villages.

Les Archives Départementales viennent de mettre en ligne ces archives sonores. Il est très émouvant d'entendre les voix du Maire Eugène GEOFFROY, de l'Abbé VIALE, de la centenaire TEISSEIRE ancienne buraliste et tous les artistes et artisans de Tourrettes comme Robert ROUSSIL, Léon SABATIER...



Francis Gag

Légende interview :

- FG - Francis Gag
- Ma - Mauricette

Interview de Léon SABATIER

Il peut être écouté sur le site des archives départementales 06. Il sera également diffusé lors de l'exposition qui aura lieu cet été.

FG Mauricette écoutez moi tenez, regardez là bas ce monsieur robuste noyé dans un tricot bleu avec des espadrilles, un pantalon bleu de chauffe, et un béret qui semble dater de la guerre de 14, il a pourtant fière allure savez vous qui c'est ?

Ma - non

FG - c'est le peintre Sabatier, le Giono de la peinture, comme on l'appelle; ce monsieur a choisi de venir à Tourrettes. Bonjour M Sabatier et par votre nom et par votre accent vous êtes provençal comme nous, n'est ce pas M Sabatier.

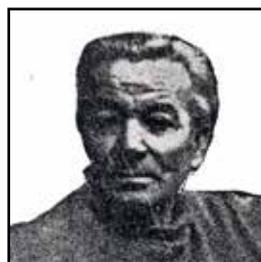
M Sabatier - oui tout à fait provençal; ma mère était de Barrages du Var, mon père de Mazaugues.

FG - et vous vous êtes fait un très beau nom dans la peinture et vous êtes monté jusqu'à Paris. Comment se fait-il que vous ayez choisi de revenir ici à Tourrettes M Sabatier.

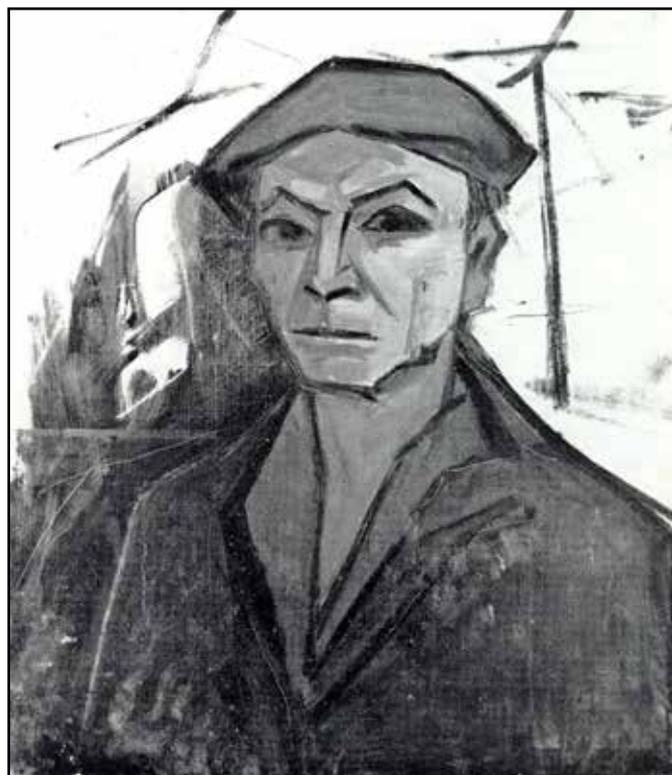
M Sabatier - C'est vraiment au hasard de mes promenades en voiture. Je passais venant de Grasse et j'ai vu ce pays qui m'a frappé d'une façon extraordinaire, regardez cette vallée que l'on domine jusqu'à Antibes, jusqu'à la mer, et je n'ai eu de cesse que je trouve quelque chose pour me loger ici, j'ai eu le bonheur de trouver là juste sur la vallée une maison qui me convenait vraiment, j'ai dit à ma femme voilà vraiment c'est le pays qu'il nous faut.

FG - et c'est là que vous vous êtes arrêté, et vous y avez trouvé votre joie.

M Sabatier - J'y trouve ma joie, le plaisir. Je suis vraiment enchanté : cette place par exemple est admirable et vraiment magnifique, des maisons moyenâgeuses qui me rappelle ma Provence entière.



Léon SABATIER



Auto portrait

Léon SABATIER

Biographie

Léon Sabatier est né le 23 avril 1891, à Toulon (Var), au Val-des-Roses, quartier de Claret, au pied du Mont Faron.

Son père, Etienne Sabatier, né en Ardèche, est ouvrier chaudronnier.

Sa mère, Maxime Burle, est née à Saint-Julien-le-Montagnet, le village le plus haut du Var. Léon Sabatier, le plus jeune d'une famille de six enfants, avait trois ans à la mort de son père.

Son second père. Devenue veuve, sa mère se remarie avec Jules Sicard, né à Mazaugues (Haut-Var). Socialiste, garde forestier, intelligent et bon, fut vraiment le père spirituel de Sabatier et eut sur lui une grande influence.

Les études de Léon Sabatier. Elève à l'Ecole communale de Saint-Roch, l'instituteur Cayol, un très brave homme, s'intéresse beaucoup à lui.

A 13 ans, l'enfant quitte l'école et veut devenir forgeron, comme son frère Louis qui était maître de forge à Dardennes. Son rêve ne put se réaliser. Son frère mourut à 21 ans d'une phtisie galopante due à un chaud et froid contracté à la forge, et personne ne se chargea d'enseigner le métier à l'enfant.

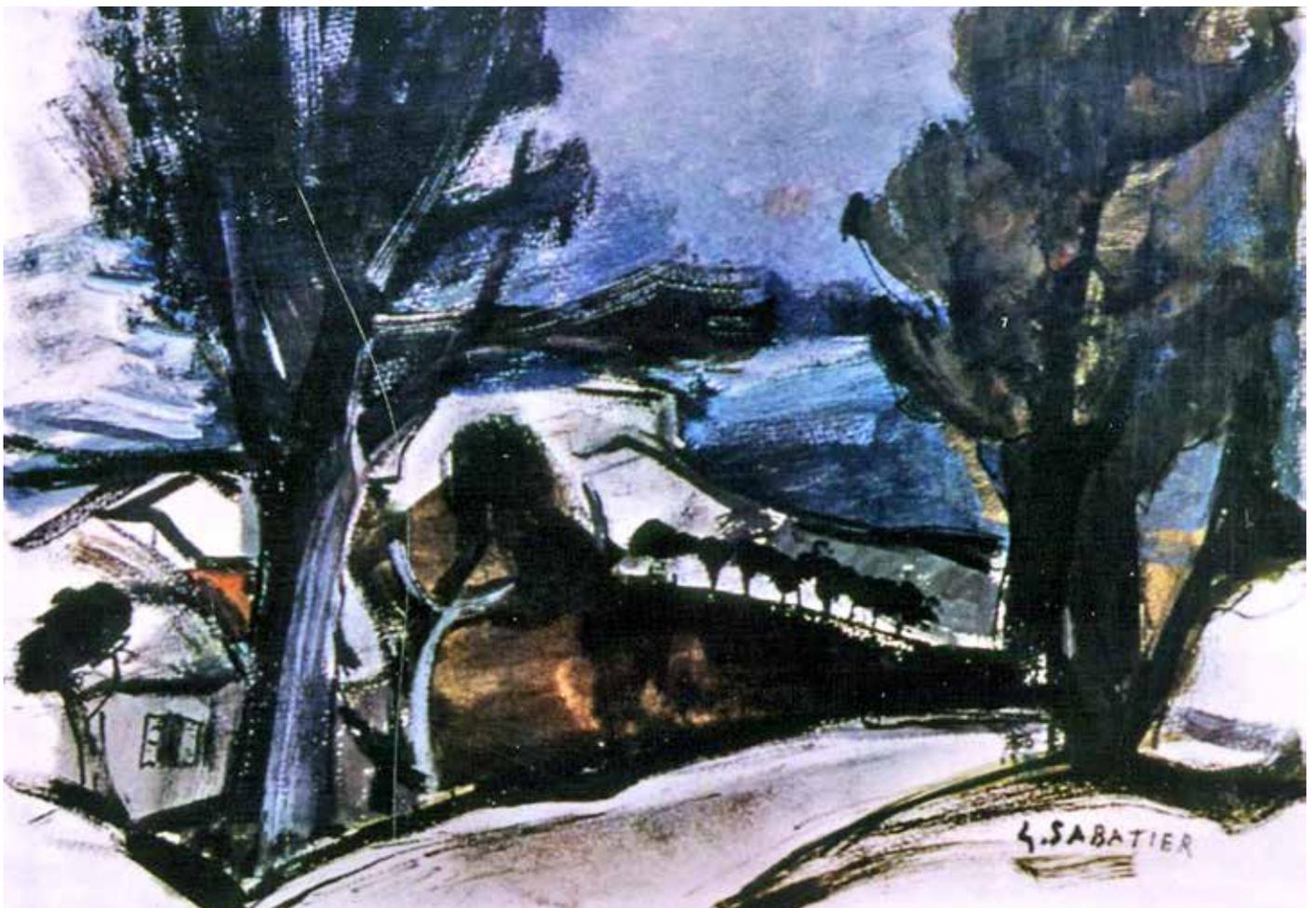
Sa vocation de peintre. Sa sœur Victorine ayant épousé un peintre en bâtiment, Adrien Garnier, un peu décorateur et peintre du dimanche, Léon Sabatier travaille avec lui comme apprenti. Voyant Adrien Garnier peindre des tableaux, l'enfant a le désir de peindre lui aussi. Ce désir se transforme en frénésie. Il peint sur tout ce qui lui tombe sous la main, un papier, une table, un mur; aussi la famille décide-t-elle qu'il suivra des cours aux Beaux-Arts de Toulon. Comme la famille est pauvre, le gamin travaille dans la journée et suit les cours du soir.

Son professeur Barbaroux-Joly. Le directeur de l'Ecole était Adolphe Bonny. Il y avait comme élèves : Bayle, Félix Mouttet, Léopold Martin, Blochter.

Le dimanche et jours de fête, le gamin les consacrait à peindre. Il partait faire du paysage dans les campagnes environnantes, aux Pomets, à Dardennes, à Solliès-Ville, etc.

Son premier paysage fut fait aux Pomets.

En travaillant sur les chantiers, il a l'occasion de faire la connaissance de deux grands fresquistes : Moreira et de Signori, qui lui apprennent le métier de la fresque (qui se faisait beaucoup dans le Midi de la France) et lui en révèlent les secrets.



Séjour en Suisse. Pendant ce temps, un décorateur suisse, venu à Toulon décorer la brasserie Guillaume-Tell, emmène notre jeune Provençal en Suisse où il fait de la décoration le jour et suit, le soir, des cours de dessin aux Beaux-Arts de Genève. Nous sommes en 1910.

Retour à Toulon, où il obtient la bourse des Beaux-Arts en 1911 et part à Paris.

Paris. Tel le Gaussin de la « Sapho » d'Alphonse Daudet, ce fils de forestier arrive dans la ville des mille promesses, le cœur encore tout empli du chant des cigales, abandonnant ses garrigues, sa terre rougeoyante, pour la rue grise et froide et le brouillard parisien. Il s'inscrit à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris et travaille dans l'atelier des maîtres Luc-Olivier Merson et Raphaël Colin ; il suit également les cours de l'Ecole des Arts décoratifs où il obtient des prix. Se lie d'amitié avec le peintre Laprévotte qui prend sa défense un jour où les élèves voulaient le chahuter.

C'est rue Blainville, où Murger avait écrit la « Vie de Bohème », que Sabatier partage son premier atelier avec Félix Mouttet. Cette maison était vraiment placée sous le signe de « la Bohème », car ils y connurent des heures de misère noire et de délirants enthousiasmes. Quelques Toulonnais venaient rue Blainville : Léopold Martin et les deux sculpteurs Sausse et Giraud.

Bientôt le conformisme de l'académisme le rebute. Il déserte l'Ecole Nationale et recherche en lui-même sa propre forme d'expression.

Montparnasse. — Ce jeune pérégrin des Maures, comme beaucoup d'artistes de l'époque, ira à Montparnasse, cette terre chaude où tout l'art contemporain devait éclore durant les années qui suivirent. Il y connaîtra Derain, Modigliani, Kisling, Ceria, et tant d'autres... et poursuivra de concert

**Grande toile exposée dans la salle du Conseil Municipal
du Château-Mairie à Tourrettes-sur-Loup**



avec eux l'élaboration définitive, harmonieuse d'un style véritable et personnel. Il sent le creux et l'inutile des recettes et s'ingénie à les oublier. Aucune concession aux fausses esthétiques, et son œuvre se dégage lentement, graduellement, mais infailliblement.

La guerre de 1914. — Quelques jours avant la mobilisation, des manifestations contre la guerre éclatent sur les grands boulevards. Socialistes avancés, quelque peu anarchistes, étudiants, artistes se groupent, édifient une barricade et crient : « Frères, ne partez pas ! ». La police les charge, Sabatier est blessé, et quelque temps après mobilisé. On l'envoie en Avignon au 7^e Génie. Réformé pour raison de santé, il retourne à Toulon, puis à Paris. Quelque temps après, il est envoyé à Lyon, dans le service auxiliaire, il fait du camouflage d'avions et fait la connaissance de Colin, le célèbre affichiste.

Après la guerre, il réintègre son atelier de la rue Blainville et se remet au travail. Il fait la connaissance du poète Bonnans, journaliste à l' « Ami du Peuple » (une profonde amitié va les unir), Broccart, écrivain, Vincent Muselli. Ils sont tous très pauvres. Sabatier et Bonnans récitent des vers dans les restaurants. Léon Sabatier récite souvent « Le balcon » de Baudelaire, le « Bateau ivre » de Rimbaud, et quand il veut frapper un grand coup, déclame une tirade des « Burgraves » de V.Hugo. L'essentiel est de résister et de donner tout son temps à la peinture qui constitue de plus en plus sa raison d'être.

Son premier mariage. — En 1920, il épouse Cécile Gény et s'installe dans la Nièvre. Devenu veuf, trois ans après, il regagne Paris. Il continue à vivre sa vie de peintre, faite d'amour, d'inquiétudes et de joie profonde. Les hasards de l'existence l'amènent en Bretagne, au Morvan, mais il revient



tous les ans dans le Midi, amenant ses toiles, ses pinceaux, retrouvant avec bonheur les lignes nues et sauvages de sa Provence, les plaines agrestes où les oliviers « battent des mains ». Dans l'intervalle, il avait fait une immense décoration à la fresque dans la chapelle Saint-André - Nièvre.

Premières Expositions. Dès 1923, il expose au Salon des Indépendants. Il se résout à affronter les cimaises parisiennes en 1925 seulement. Il fit en effet sa première exposition rue de l'Université, à la galerie Martin, cette année-là. Son activité de peintre s'amplifie à partir de ce moment-là. Les années suivantes, il expose à Lyon, à la galerie Saint-Pierre, et Poyet soutient son oeuvre, qui prend place dans les collections des grands soyeux lyonnais.

Deuxième mariage. Pendant un séjour à Toulon de l'été 1930, il fait la connaissance à l'atelier du peintre Echevin, d'une jeune étudiante, Emilienne Saglia. Il fait son portrait et l'épouse quelques mois après. Sa compagne pressent que cet homme rude et sauvage, qui ressemble plus à un berger des hautes terres qu'à un portraitiste de salon, porte en lui la forte et paisible affirmation d'un immense talent, d'un véritable artiste. Elle lui vouera désormais un culte fervent et défendra son oeuvre avec passion et dévouement tout au long des années.

Toulon (1930-1945). Pendant quinze ans, Léon Sabatier ne quittera pas sa ville natale. Il habitera successivement une maisonnette au sommet du Mont Faron, un atelier sur le port, le Couvent des Minimes à la Valette et, en 1935, s'installe avec bonheur à l'Almanarre-Pomponiana. Entre-temps, il est nommé professeur aux Beaux-Arts de Toulon, et fait une Exposition à la galerie Da Silva à Marseille.

Ce petit chalet de l'Almanarre devint bientôt un phalanstère. Le peintre André Marchand vint rejoindre les Sabatier, puis le poète Léon Vérane, le docteur Carpontier, le professeur Aubel, et tant d'autres...

Deux ans plus tard, il retourne à Toulon. Un grand collectionneur, M. Latil, l'accueille. C'est dans un hôtel particulier, ayant vue sur le port, que naîtront une succession de « Marines » et de mémorables peintures sur le sabordage de la Flotte.

La guerre entre-temps a éclaté, et Léon Sabatier prend la tête du Front National. Son action dans la Résistance l'oblige à se déplacer sans cesse. Il sera tantôt à Rigoumel, tantôt au Broussan, aux Favières, à Saint-Tropez...



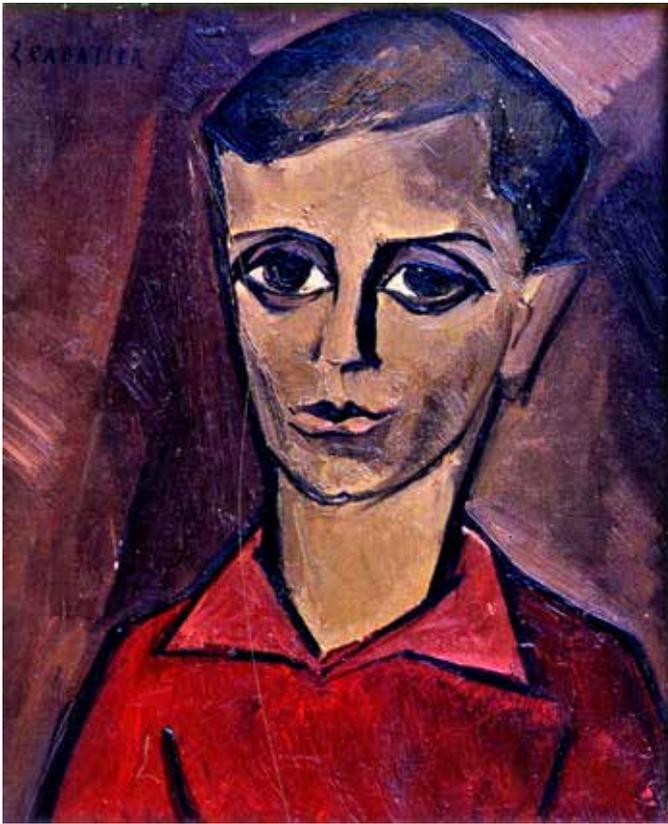
Fusain dédié à la famille TIERAN en 1959



Les Belles Terrasses 65x46

Le chèvrier 100x81





Portrait Mario

A la libération, il quitte son poste de professeur aux Beaux-Arts et s'installe de nouveau à Paris, où il habite un atelier rue Vercingétorix.

Il fait en 1946 une Exposition à la galerie Guénéguand, où il reste en contrat pendant trois ans.

La même année, il fait partie des soixante meilleurs peintres français et étrangers qui participeront à l'Exposition de l'U.N.E.S.C.O.

Il exposera ensuite galerie Barreiro, rue de Seine, et fera partie du jury des Salons d'Automne et Indépendants.





Le défilé

Aragon le charge d'illustrer « le Marquis des Saffras » de Jules de la Madelène.

C'est la période où son atelier voit défiler tout ce qui a nom dans le monde des Arts : Philippe Chabaneix, Léon Vérane, Eluard, Marcenac, Francis Carco, Simon Segal, Orazzi, etc.

Artistes, modèles, gens du monde s'y côtoient.

La dernière exposition de Léon Sabatier à Paris aura lieu en 1958, galerie Renokt Poyet, faubourg Saint-Honoré.

La maladie l'oblige à regagner le Midi, et il s'installe à Tourrettes-sur-Loup.

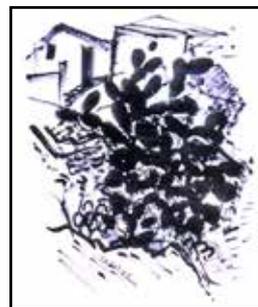
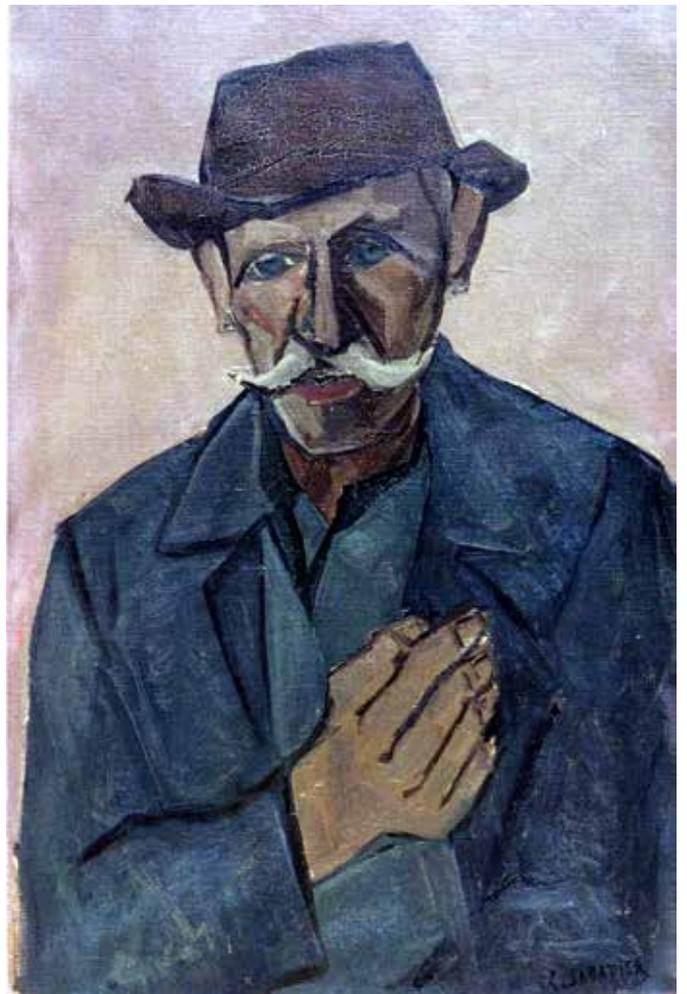
Son activité créatrice n'est pas pour autant diminuée et, en 1960, il fait une importante Exposition à la galerie Muratore, à Nice.

Mais la maladie aura raison de l'artiste et, le 2 octobre 1965, il meurt, tel un grand arbre foudroyé.

Ses dernières paroles à sa compagne furent : « ... J'ai fait de la peinture en honnête homme... lorsqu'on ne peut plus peindre, on peut partir ».



Le provençal - 19 octobre 1965



Dessin au fusain exposé pendant l'été 1965 à la Galerie du Portal-Neuf à Tourrettes.



Simone RAIBAUDI a organisé une exposition rétrospective en hommage à Léon SABATIER en 2001.

L'immigration italienne

Une enfance de migrant.

Si certains enfants avaient eu la chance de naître au cœur du village, dans la maison où leurs parents, leurs grands-parents, leurs ancêtres avaient vu le jour, pour beaucoup d'autres la petite enfance s'était passée sur les chemins de l'émigration.

Dans les années 1920, l'Italie était en pleine agitation; elle subissait les rigueurs du fascisme, dirigé par le Duce Mussolini que le goût du pouvoir avait transformé en dictateur. De nombreux jeunes italiens s'étaient heurtés à ce régime totalitaire; ceux qui étaient arrêtés par la milice recevaient un traitement peu digne d'un être humain : pieds et poings liés, le bas du pantalon ficelé aux chevilles, le malheureux prisonnier avalait de force une dose d'huile de ricin prévue pour un cheval. Il était abandonné à son triste sort quand la purge faisait son effet... Apprenant ce qui était arrivé à son beau-frère et poussé par la misère, un jeune père de famille préféra fuir en France par les cols alpins. Il se rendit à Utelle, près de la frontière, où il s'engagea comme manœuvre dans une grande menuiserie de la région.



Travailleur et discret, Samuel fit bientôt venir sa jeune femme Edwige, sa fille de trois ans Gelsomina et son fils nouveau-né Léon. Un jour, la fillette jouait avec des cailloux dans la cour de la menuiserie, quand le patron passa près d'elle, il l'entendit chanter dans son patois italien. Amusé, il tendit l'oreille, sa surprise fut grande quand il comprit que l'enfant chantait l'Internationale !

L'homme se hâta de signifier au papa qu'ici on ne faisait pas de politique et qu'il devait savoir que faire s'il voulait garder la place. La leçon fut vite retenue. Mais le jeune couple ne s'attarda pas à Utelle; s'enfonçant davantage en pays étranger, ils allèrent s'installer vers Fréjus, au bord de l'Argens. Après de violents orages, le fleuve se mit à grossir tant que la petite famille se retrouva sur le toit de la maison pour passer une nuit entière. La maman, angoissée pour ses deux enfants préféra quitter les basses plaines.



C'est à Turrettes que nous retrouvons ces pauvres émigrés malmenés par le destin. Ils louèrent un cabanon au Plantier, quartier situé en haut de la montagne. Le sol était en terre battue, la grande cheminée servait de cuisinière et de chauffage central, une table de ferme et deux bancs meublaient la pièce. Le soir, tout le monde dormait dans la «paillère», la grange voisine où était gardé le foin pour les bêtes.





Samuel était ouvrier agricole, il se louait à la journée pour des travaux ici ou là. Edwige s'occupait des enfants, ramassait le foin, cultivait quelques légumes. Il y avait une vache dans l'étable à côté de la pièce à vivre; son bon lait était utile à la nourriture des petits. Gelsomina et son frère Léon eurent vite fait de trouver des amis de leur âge chez leurs voisins, Antoine et Césarine.

Dans cette vie de labeur, Noël était une vraie fête attendue avec impatience. La maman, très praticante, désirait aller à la messe de minuit, mais l'église du village se trouvait à plus de deux kilomètres de leur mesure. Ce fut le premier Noël où Gelsomina accompagna sa mère, elle pouvait avoir 5 ou 6 ans.

« Nous sommes parties après le repas du soir, Papa gardait mon jeune frère Léon. Notre aimable voisine nous avait invitées à boire le café de l'époque : de l'eau bouillante était versée sur du café moulu au moulin et passait lentement dans une passoire en entraînant l'arôme qui donnait chaud au ventre. Ensuite nous étions prêtes à affronter ensemble le froid et la nuit avec nos lanternes. Au retour nous attendait un bol de lait chaud qui était notre réveillon. La messe de minuit était simple, il y avait peu de monde au village, mais pour nous la nuit était magique. »

Même les pauvres savaient fêter Noël. Sur l'arbre coupé et placé dans la salle, étaient accrochées noix, figues, pommes et oranges du jardin. A l'église, les lumières et les chants illuminaient les coeurs. Le village comptait alors quelque 600 personnes. Si les femmes allaient à la messe, il était de tradition

que les hommes se rendent au café où ils faisaient des concours de belote. Les gens qui venaient de loin rejoignaient sur le chemin des voisins munis de leurs lanternes. Les groupes s'agrandissaient, les langues allaient bon train faisant oublier la fatigue du jour et du chemin.

Parfois se profilait dans la nuit une lumière grimaçante qui faisait bondir les coeurs dans les poitrines. On ne croyait pas vraiment aux sorcières, mais il fallait se méfier quand même. En s'approchant, à la lueur de la lampe tempête, on découvrait une citrouille creusée, à l'intérieur de laquelle vacillait la flamme d'une bougie. Ce n'était pas encore la mode d'Halloween, mais la fête de Noël réveillait chez quelques individus la manifestation des esprits malins qui peuplaient les légendes ancestrales : certains jours de l'année, comme la Toussaint ou Noël, étaient propices aux esprits invisibles pour se manifester aux yeux des vivants, ce qui entraînait parfois leur raison.

Il ne fallait pas avoir oublié de poser une grosse bûche dans la cheminée avant de partir afin de retrouver la maison chaude en rentrant. Le lendemain matin, les enfants découvraient avec joie leurs sabots où étaient déposés oranges, tablier neuf ou chaussettes qui étaient alors de merveilleux cadeaux. Les jouets n'étaient pas achetés, les enfants fabriquaient eux-mêmes les leurs avec des riens. Les filles faisaient leurs poupées avec de vieux chiffons qu'elles ficelaient pour faire la tête, les bras et les jambes. Il ne restait plus qu'à dessiner le visage avec des crayons et faire des habits pour les vêtir.

Mais à la campagne, les meilleurs jeux étaient dehors, à courir, à découvrir des cachettes, à dénicher les oiseaux, à grimper aux arbres où restaient les fonds de pantalons, où s'accrochaient jupes et culottes, au désespoir de la maman qui voyait grossir le tas de raccommodage. Car, en ce temps-là, tout se ravaudait: les talons des chaussettes, les genoux et les fonds des pantalons, les coudes des tricots et des vestes; les cols de chemise se retournaient quand un côté était usé. On faisait du neuf avec du vieux, les habits passaient des grands aux petits, dans les jupes des mamans on taillait des robes aux fillettes. Rien ne se perdait, les tricots étaient détricotés et re-tricotés autrement; les morceaux de tissus mis bout à bout donnaient une nouvelle jeunesse aux tabliers, aux gilets avant de devenir la grande mode des «patchworks» venus d'Amérique. Il n'était pas rare qu'une voisine vous rendant visite s'installe près de vous pour la causerie et vous aide au ravaudage pour occuper les mains.

Chaque habit déchiré amenait le soir son lot de « fessées » à la maison. C'est ainsi que certaines fillettes futées préféraient ôter leur robe avant de grimper en petite culotte dans les arbres, afin d'éviter la punition rituelle.

Quand vint l'âge d'aller à l'école, Gelsomina dû partir tous les matins à pied au village. Sur le chemin, elle retrouvait son petit voisin et ils faisaient route ensemble, ce qui rendait le trajet moins long. Parfois, distraits par les oiseaux, par les fleurs ou par quoique ce soit d'autre, il leur arrivait d'oublier l'heure; c'était en courant qu'ils arrivaient dans la classe déjà au travail.

A l'école il fallait parler français. Les premiers temps furent difficiles car Gelsomina ne parlait que son patois vénitien. Les enfants du village s'entretenaient heureusement dans un dialecte assez proche du sien. Dès le début, une fillette avenante lui demanda :

- « *Comment t'appelles-tu?* »

- « *Gelsornina* » lui répondit la nouvelle écolière.»

- « *Alors, je t'appellerai Jasmine !* »

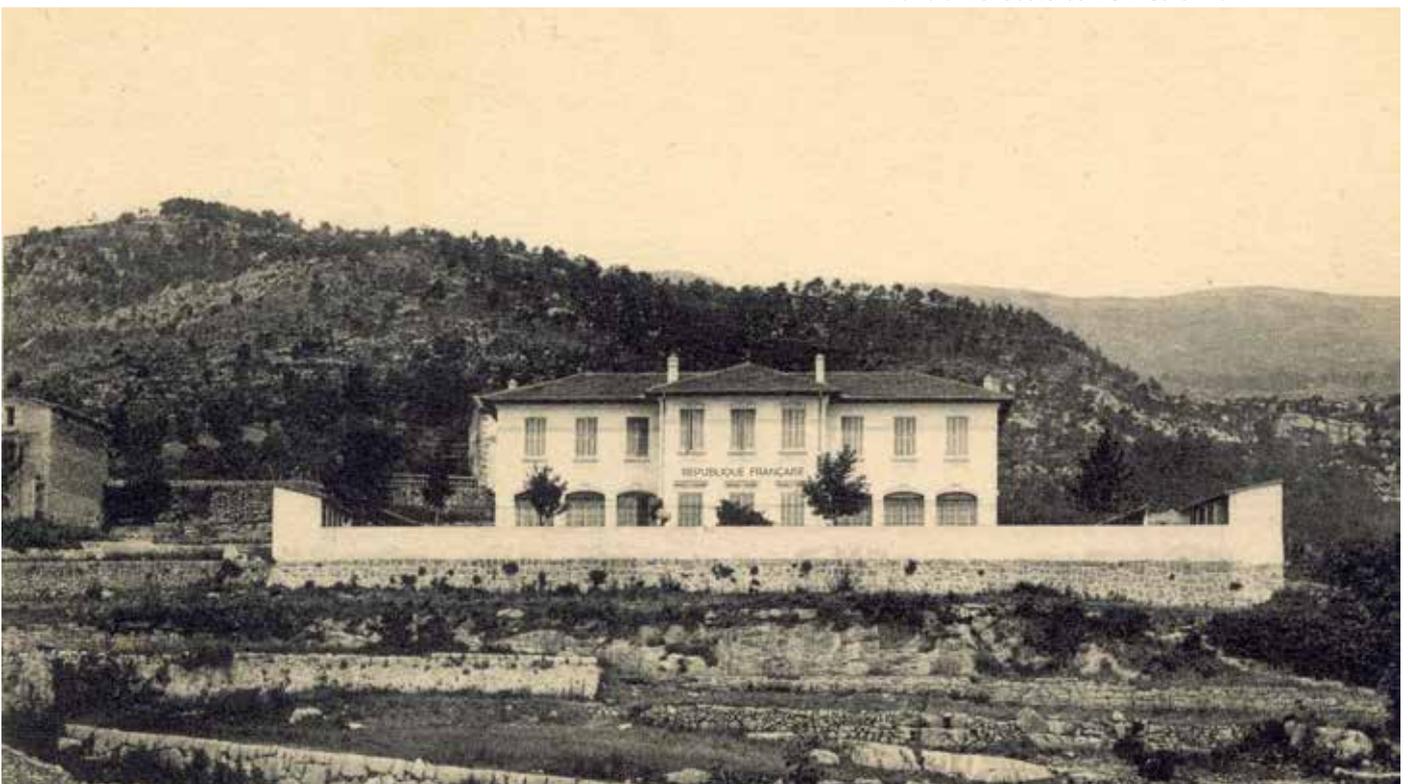
Ce nom lui est resté jusqu'à ce jour. Plus tard, Jasmine s'est fait naturaliser française.

Avec son petit voisin, il arrivait à Jasmine de se disputer car elle avait déjà du caractère. Un soir, fâché, celui-ci partit sans elle après l'école. La nuit tombait, l'enfant eut peur de faire le chemin seule dans le noir, à deux on se tient compagnie, en parlant, en s'amusant, on oublie ses angoisses et la montée paraît moins dure. Craintive, Jasmine se tapit sous l'escalier qui menait à la salle de la mairie, au premier étage du bâtiment scolaire. Quand le maître monta la première marche pour prendre son service de permanence municipale, il fut surpris de la trouver là.

- « *Que fais-tu ici à cette heure?* » lui demanda-t-il.

Tremblante, Jasmine lui raconta sa mésaventure et expliqua qu'elle avait peur de retourner seule dans la nuit. Ses parents n'avaient pas le téléphone, le maître se vit obligé de la raccompagner. A mi-parcours, ils croisèrent le papa inquiet du retard de sa fille. Tout le monde fut content, Jasmine de retrouver son père, le papa de récupérer sa fille et l'instituteur de n'avoir fait que la moitié du chemin...

La Mairie-école construite en 1911



La vie suivait son cours. La nuit, avant de s'endormir, les enfants couchés dans le foin entendaient le cri du hibou qui les terrorisait. Les parents avaient beau leur expliquer que c'était un animal gentil, qu'il ne fallait pas avoir peur, rien n'y faisait; la crainte de l'un entraînait celle de l'autre. Alors, un jour, le papa attrapa l'oiseau nocturne, l'attacha dans la maison. Les enfants pouvaient le voir chaque jour, lui parler, s'en faire un ami. Ils le gardèrent longtemps, longtemps... quelques jours en somme, puisqu'il est vrai que le temps semble très long aux petits. Ils rendirent la liberté au hibou et attendirent son chant du soir comme celui d'un ami leur souhaitant «Bonne Nuit».

Très vite, Jasmine apprit à se défendre; c'était le temps où l'on reprochait aux étrangers de manger le pain des français. Il lui arrivait de se battre comme un garçon, les comptes se réglant à la sortie de l'école. Elle aimait bien l'étude. Elle retrouvait dans les livres les histoires que son père lui contait à la veillée. Elle était fière de connaître le pont d'Arcole où elle était née. Elle aimait les livres qui développaient son imagination.

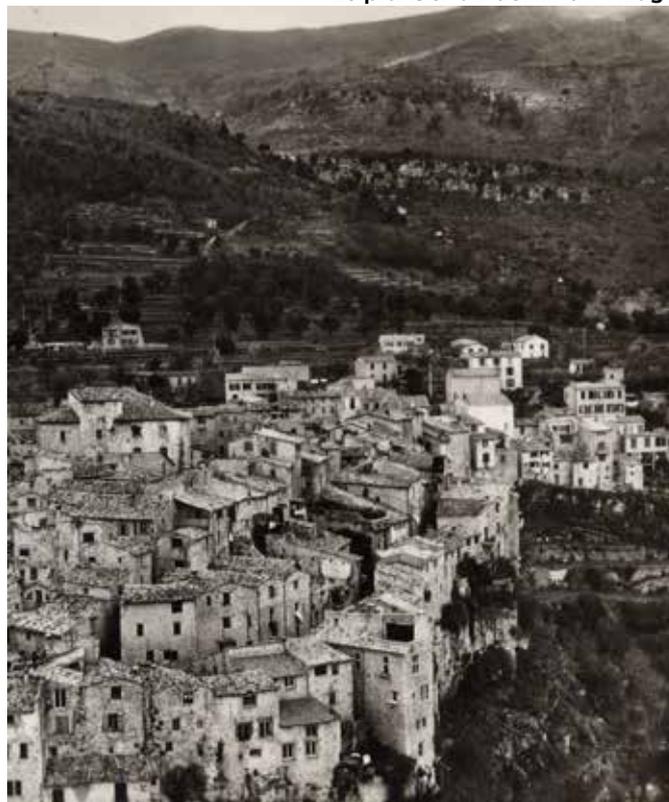
Après avoir lu Robison Crusoé, elle jouait avec son frère aux esclaves qu'on dépouillait de leurs vêtements pour les vendre au marché. Une grosse pierre plate du jardin était leur île où les enfants se déshabillaient pour jouer «vrai». Leur innocence était toujours punie pour avoir manqué de jugeote. Plus tard, quand elle retrouvera son île, Jasmine rira de la petitesse de son rêve.



« Mes parents s'occupaient beaucoup de nous » me dit Jasmine. « Nous étions pauvres mais nous mangions à notre faim. Maman cuisait de grosses marmites avec des légumes; nous avions du lait, des œufs, on mangeait des pâtes. Le soir, après le souper, nous étions autour de la cheminée où le bois flambait avec joie, mon père nous racontait des histoires en italien où les fées et les ogres avaient un autre nom qu'en France. Il y avait toujours une morale à la fin. Ma mère chantait des chansons. Parfois les voisins venaient se joindre à nous pour la veillée.

Nous, les enfants, nous pouvions rester un petit moment avec eux avant d'aller nous coucher dans la grange fraîche. Mais nous avions couru toute la journée, nous n'avions jamais froid, notre vie était saine. C'était le temps du bonheur, car ensuite, mon père se mit à boire et rien ne fut plus comme avant. »

Le plantier au dessus du village



« Une petite sœur est née. Maman avait beaucoup de lait. Une dame vint voir ma mère pour lui proposer de prendre en nourrice un bébé dont la mère était morte en couches. Mais nous habitons trop loin du village dans un cabanon sans confort, il n'y avait qu'une seule pièce et nous étions déjà trois enfants.

Maman avait de la peine à refuser la proposition de cette personne, car elle avait le cœur bon, elle aimait les petits, elle avait trop de lait pour ma petite sœur et puis c'était une bonne occasion, pour une famille pauvre de gagner un peu d'argent.



Jasmine :

- à l'école de Tourrettes en 1931
- à la cueillette des violettes dans la propriété de la Madeleine (en face à la chapelle)
- sur une voiture fleurie lors d'une fête à Vence en 1939. (la fête de la violette n'existait pas encore)





Jasmine :

- à la cueillette des fleurs de bigaradiers
- debout sur le marche pied d'une Renault torpedo KZ de 1924, dont le chauffeur, Louis DONADEILLE, assurait la desserte des Courmettes, la montée du chemin se faisant à dos d'âne.





Vue sur le quartier des Horts

Il fut convenu que nous logerions dans un appartement du village en échange de la pension du bébé. C'est ainsi que nous sommes venus habiter au village. Mon père se rendit à Grasse, la grande ville voisine, pour nous acheter sommiers, matelas et couvertures. C'était la première fois que nous allions coucher dans de vrais lits, c'était merveilleux. Nous sommes restés au quartier des Horts une année.



Chapelle de la Madeleine

Ensuite cette dame nous proposa de garder la ferme de son cousin, au quartier de la Madeleine. C'était une grande propriété de cinq cents oliviers. Il y avait une vieille maison, près de la chapelle Sainte Madeleine où ma sœur a été baptisée. Nous ne payions pas de loyer mais partagions la récolte des olives, selon l'usage. Il y avait des poules, des lapins, deux vaches, nous n'avions pas d'argent mais nous étions heureux.

Maman gardait toujours Julien, le bébé auquel je m'étais attachée, puis il a été placé dans une pouponnière près de Grasse. Je ne cessais de le réclamer à mes parents, il me manquait. Un jour, las d'entendre mes jérémiades, mon père m'emmena le voir à Grasse. Nous avons pris le car tous les deux, puis nous avons marché longtemps car cette pouponnière se trouvait à l'extérieur de la ville. Le temps était menaçant. Il faisait froid et il commençait à pleuvoir. Sur le chemin du retour une dame ouvrit sa fenêtre pour nous offrir à boire quelque chose de chaud avant de poursuivre notre route. Ce petit Julien, je ne l'ai plus jamais revu. Je l'aimais comme un frère.

Malgré tous ses travaux à la maison et au jardin, Maman s'occupait beaucoup de nous, elle nous éduquait à travers les événements de la journée.

Un jour, en revenant de l'école, je vis un pommier couvert de belles pommes rouges. Je remplis mon tablier, relevé et tenu aux deux extrémités, des fruits tombés à terre et les ramenai à la maison, heureuse par avance de la surprise que j'allais faire. Mais à mon grand étonnement, maman me gronda et m'obligea le lendemain à les remettre sous le pommier, en allant à l'école. La propriétaire s'y trouvait déjà :

- *Que fais-tu là, petite ?*

- *Mes parents m'ont dit de remettre les pommes où je les ai prises, pourtant elles sont bien bonnes!*

- *Tes parents ont raison, tu ne dois pas prendre ce qui n'est pas à toi.*

Je déposais les pommes à terre et courais vers l'école.

Quelques jours plus tard, la dame apporta un panier de pommes. à ma mère, la félicitant de son éducation.

Mes parents nous aimaient mais étaient très sévères. Pour nous punir, ils nous mettaient à genoux plus ou moins longtemps selon la gravité du mal. Ils nous flanquaient des roustes de temps en temps quand c'était grave. On connaissait surtout les punitions. Quant aux cadeaux, ils étaient rares; quand nos tantes venaient nous rendre visite, elles nous donnaient cinq francs, c'était pour nous la fortune !

Il était normal de faire bien les choses : être gentil, être poli, dire bonjour à tout le monde, respecter les plus âgés. A table, ma grand-mère nous apprenait à finir le pain et à manger toutes les miettes, car c'était des péchés que Dieu pardonnait. Comme je faisais beaucoup de bêtises, je n'en laissais aucune, ravie d'être si facilement pardonnée.»

Jasmine prenait son rôle de grande sœur très à cœur; être l'aînée l'arrangeait car elle aimait commander. Elle était pleine de santé, elle débordait de joie de vivre et d'idées plus ou moins farfelues.

Tandis que ses parents coupaient le blé, elle jouait avec son frère cadet dans la brouette. Quand elle n'arrivait pas à se faire obéir, elle n'hésitait pas à jeter Léon au bas du mur, sûre de sa force. Parfois, elle rêvait de s'envoler, sautait du haut d'une murette après avoir pris de l'élan, les bras étendus comme des ailes et se retrouvait le nez dans les cailloux. Son frère la suivait partout, ne manquant aucune de ses bêtises.

Après l'école, les enfants aidaient les parents aux petits travaux des champs ou de la maison. Un jour, sa mère lui demanda de cueillir de l'herbe pour les lapins. Elle avait semé de l'orge qui commençait à pousser près de la maison. Avec sa logique d'enfant, Jasmine décida qu'au lieu de porter de l'herbe aux lapins, elle mènerait les lapins à l'herbe. Sitôt dit, sitôt fait. Elle ouvrit les portes du clapier, les lapins se régalerent des jeunes pousses. Le plus dur fut de les rattraper car ils étaient rapides et malins. En les pourchassant, elle piétina tout le champ: ce fut un beau saccage !

Quand il fallait traire la vache, elle recevait plus de coups de queue qu'elle ne tirait de lait. En réalité, elle préférerait grimper aux arbres, dénicher sans scrupule les oiseaux. Même garder les petits frères et sœurs était pour elle un problème, car elle leur montrait le mauvais exemple plus qu'elle ne les surveillait ; et parfois même, elle les oubliait dans la nature.

Jasmine n'était pas méchante mais son imagination l'entraînait loin de la réalité.

Sur le chemin de l'école, un rien la distrayait et lui faisait oublier l'heure : les têtards du lavoir de Font-Luègne, les fleurs des champs, les fruits

des saisons. Le maître écrivait aux parents, ceux-ci grondaient l'écolière buissonnière mais rien ne pouvait l'empêcher de recommencer. Ce n'était pas elle qui était coupable mais bien les tentations du chemin.

Après l'école, les enfants aimaient aller dans un vallon où se trouvait un buisson aux baies noires qui barbouillaient les visages et les vêtements, pour leur plus grande joie.

Derrière eux, courait la petite sœur qui pleurait d'avance en pensant aux fessées qui allaient suivre. Elle était le bon ange que les grands n'écoutaient jamais.

Parfois les écoliers se sauvaient comme une volée d'étourneaux vers la Baume. Ils allaient explorer le rocher à la recherche de l'aventure. Dans leur soif d'action, ils en perdaient la notion du temps. Les retours tardifs à la maison étaient toujours accueillis de réprimandes.



La Baume

«La mère de Maman était restée en Italie. Elle n'est venue à la maison qu'au moment de la fausse couche de ma mère, pour nous garder. Maman a été très malade pendant un an, elle ne savait plus ce qu'elle faisait, je devais l'aider et la surveiller constamment.

Quand elle est revenue de l'hôpital, mon frère Léon moins expansif que moi est resté bloqué, tétanisé. Il ne pouvait plus parler. Il avait l'habitude de me suivre partout car j'avais des idées pour deux et je parlais aussi pour deux. Ma mère me disait toujours qu'à ma naissance, on m'avait bien coupé le filet sous la langue pour que je parle bien; cela m'est resté.

Un jour, en allant à l'école avec mon frère, nous avons rencontré un voisin qui nous dit le bonjour. Je lui rendis son salut mais Léon ne disait rien. Le voisin en fit la remarque à mes parents, à l'occasion, trouvant mon frère mal élevé, mes parents lui firent la leçon. Peu de temps après, sur ce chemin de l'école, Léon vit venir vers nous ce même voisin. Pris de panique à l'idée qu'il devait le saluer, il préféra lui tourner le dos, baisser sa culotte et montrer son derrière à l'homme ahuri, avant de détalier à toutes jambes, plutôt que de dire un mot ! Le voisin ne s'en est jamais vanté...

Les oratoires



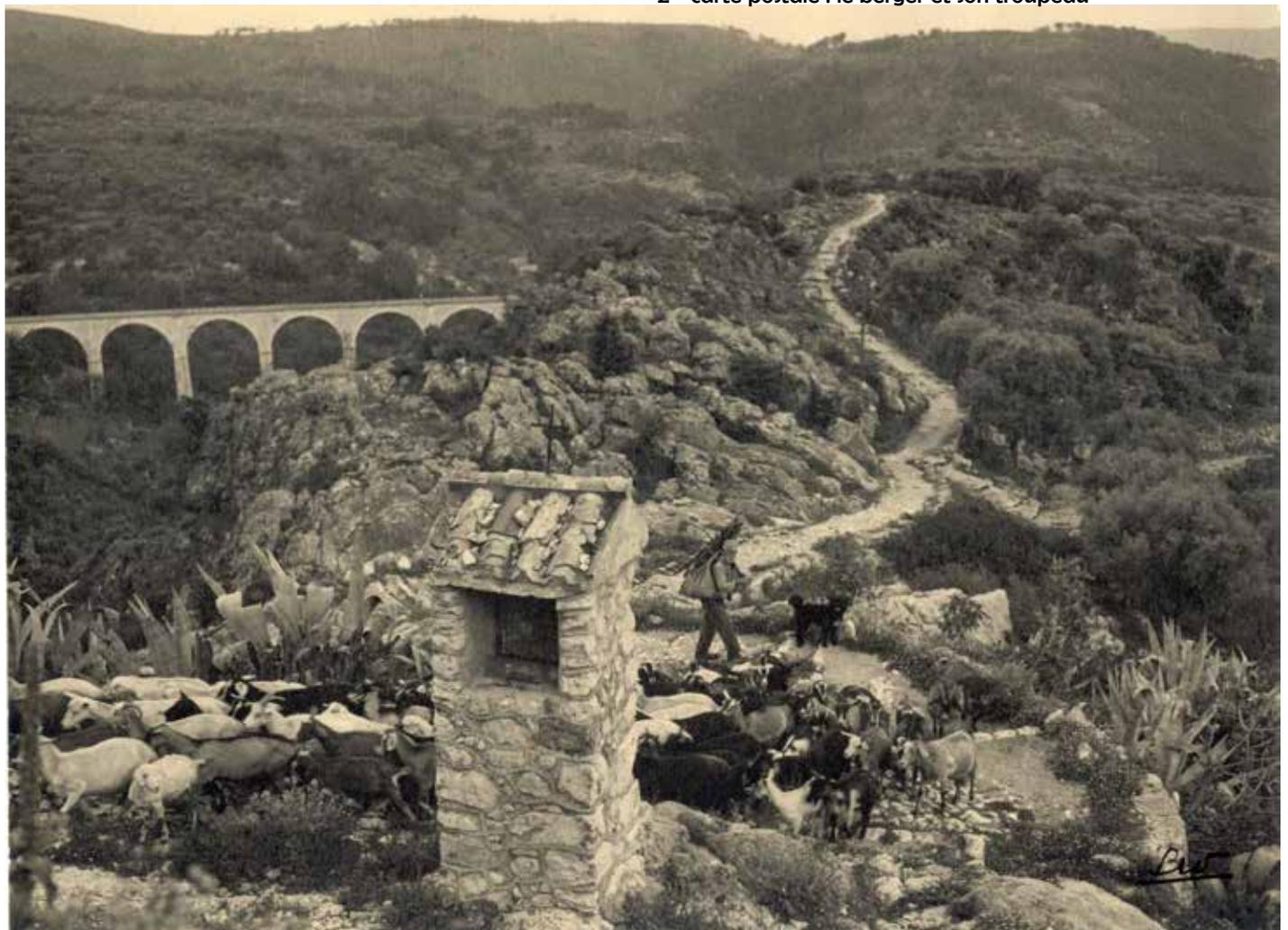
L'oratoire Saint François avant l'élargissement de la route de la Madeleine

Une jeune femme priant devant l'oratoire Saint Michel situé après le Portail neuf, sous le village





L'oratoire de Saint Marc (opposé à Saint Michel) 1 - extrait du journal L'ILLUSTRATION de 1892
2 - carte postale : le berger et son troupeau



L'oratoire de Saint Antoine

En maçonnerie, couvert de tuiles rondes, l'oratoire est dédié à Saint Antoine le Grand. Situé dans le quartier des Quénières en bordure d'un bois, sur le chemin emprunté par les Tourrettans lors de la procession qui avait lieu le 17 janvier - puis le 13 juin - depuis le village jusqu'à la chapelle Saint Antoine pour la fête patronale éponyme.

En 2003 cet oratoire a été restauré à l'initiative de l'Association de Défense des Quénières, qui a également permis de renouer avec la tradition de cette procession.



Plaque en terre-cuite apposée en 2003 représentant St Antoine
œuvre : Colette REMUSAT



La procession lors de la fête de la Saint Antoine - 1960



L'oratoire Saint Antoine
Alain WITTERSHEIM lors de la cérémonie de bénédiction

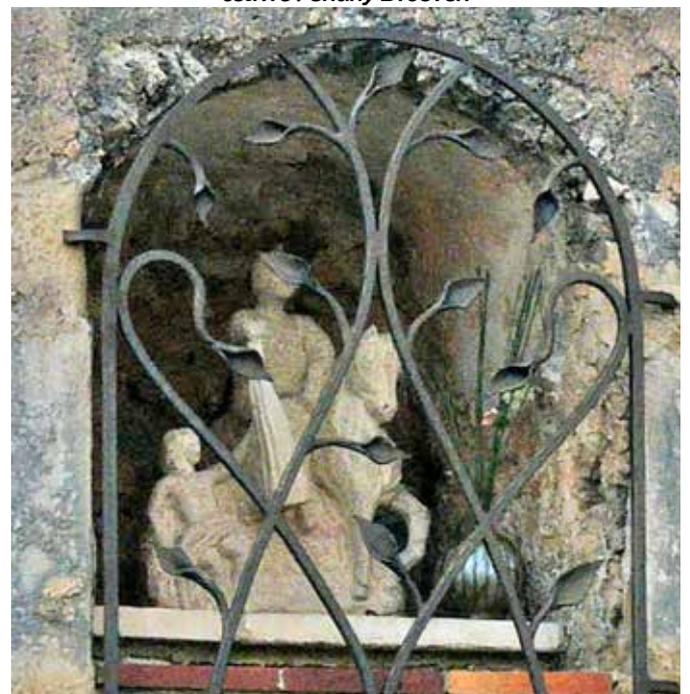
L'oratoire de Saint Claude

Les Rogations ramenaient chaque année la procession autour de l'oratoire de Saint Claude, érigé dans le quartier Saint Martin à quelque 800 mètres du village.

Sans style particulier, il est en maçonnerie et la toiture est formée par une voûte épousant l'arc supérieur de la niche qui a été restaurée en 1993, avec apposition d'une plaque commémorant l'évènement initié par le Maire Damien BAGARIA, Abbé DANIEL, Peter ZILLER, Gaby TALADOIRE.



L'oratoire Saint Claude avec la statue de Saint Martin
œuvre : Charly Droeven



L'oratoire de Saint François

C'est le plus ancien. Il s'élève depuis 1783, à peu de distance de la chapelle de la Madeleine.

Sa niche a été remise en état et munie d'une protection par l'association des Amis de Tourrettes en 2011.



L'oratoire Saint Marc François - voir carte postale page 20

L'oratoire de Saint Michel et Saint Marc

Bâti au XIX^e siècle au sud du village, près du Portail neuf, il a la particularité d'avoir deux niches dos à dos.

- L'Archange, peint sur bois, regardait le Sud.
- L'Évangéliste, peint aussi, faisait face au Nord.

L'oratoire est un bloc de pierres de 2 mètres de haut, couvert de tuiles rondes. La solidité de la toiture, est bien précaire. Une croix occupe son fait.

Le 25 avril, fête de Saint Marc et le deuxième jour des Rogations étaient les dates de procession autour de l'oratoire.



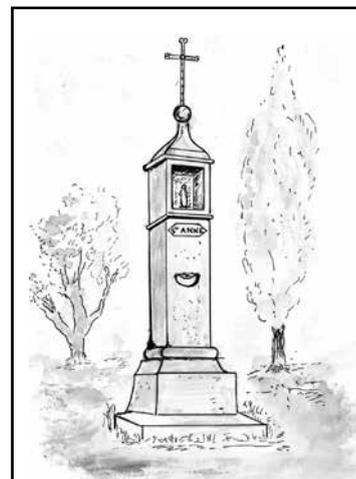
L'oratoire Saint Marc



L'oratoire Saint Michel

L'oratoire Sainte Anne

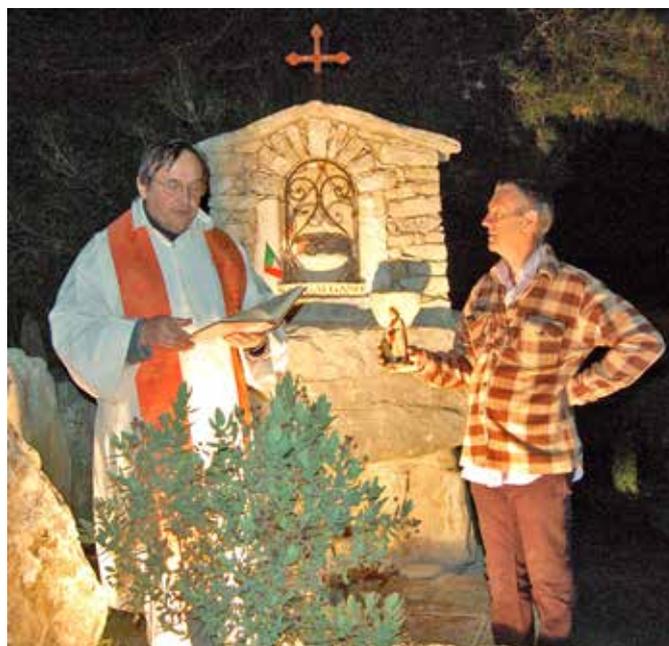
Situé dans le quartier de la Madeleine, il fut édifié en 1849 par M. Lions, notaire. Le socle est en pierres tendres, et la niche en crépi est grillagée. Le toit pointu est agrémenté d'une girouette et d'une croix. Une date est gravée au-dessous de la niche. Un petit bénitier complète le pieux monument.



L'oratoire San Galgano - Picarrou

Pierre Galgani dont la famille était originaire du village de Saint Galgano en Toscane a voulu marquer cette filiation en érigeant un oratoire à l'entrée de sa maison route de Provence à Tourrettes. Bâti, sur un bloc extrait des lauves, en pierres locales par son voisin et ami François Fabianelli, il a été consacré le soir du 9 décembre 2016 par le père Astre de la paroisse Saint Mathieu en présence de nombreux voisins et amis.

Il est intéressant de noter qu'il est l'oratoire le plus au sud de la commune car excepté l'oratoire de Saint Marc et Saint Michel au débouché du portail Neuf, tous les autres se situent tous au nord de la route départementale.



Le père ASTRE et Pierre GALGANI



L'oratoire de Saint Marc - par Léon SABATIER

